

VI

- 33^e division de grenadiers de la Waffen-SS "CHARLEMAGNE" -

MABIRE Jean, *La seconde guerre mondiale de A à Z*, Larousse. 1982.



(N.d.l.r. : "Parti à dextre de sable à l'aigle éployée d'argent, à senestre de sable à trois fleurs de lys du même.")

Cette unité de volontaires français de la Waffen-SS fut constituée en **août 1944**, sur le terrain de manœuvres SS de *Könitz*, en *Prusse Occidentale*, avec les combattants de la L.V.F rescapés d'*U.R.S.S*, les SS français de la *Sturmbrigade*, dont un bataillon fut engagé en *Galicie* en **août 1944**, plus tard renforcée par un contingent d'environ 2 000 francs-gardes de la Milice réfugiés en *Allemagne*, des marins français de la *Kriegsmarine* et des isolés de toutes origines. En tout plus de 7 000 hommes.

La "Charlemagne" est commandée par l'Oberführer PUAUD, ancien chef de la L.V.F nommé général de brigade par le gouvernement de *Vichy*. Il est appuyé par le pittoresque aumônier Monseigneur MAYOL de LUPE, âgé de plus de 70 ans, volontaire depuis **1941** pour participer à la "croisade contre le bolchevisme athée". L'état-major français est coiffé par une "inspection" allemande, que dirige le Brigadeführer KRUKENBERG, ancien officier de la garde impériale lors du premier conflit mondial, ayant vécu en *France* entre les deux guerres. Ce Rhénan, au caractère très tranchant, a notamment pour mission de "dépolitiser" l'unité dont il a la responsabilité. Il s'arrange pour écarter de tout commandement actif Jacques DORIOT et Joseph DARNAND. Le lieutenant-colonel GAMORY-DUBOURDEAU, ancien chef de la *Sturmbrigade* SS française, est muté à *Berlin*, et CANCE, l'ancien commandant du I^{er} bataillon de la *Sturmbrigade*, part pour *Prague*, tandis que le commandant BRIDOUX, dont la résistance à *Bobr* est restée célèbre dans les annales de la L.V.F, donne sa démission. La plupart des commandements sont confiés à d'anciens officiers d'active venus à *Wildflecken* avec la Milice : de VAUGELAS (chef d'état-major), de BOURMONT (*régiment 57*), RAYBAUD (*régiment 58*) ou BOUDET-GHEUSI (*bataillon lourd*).

La troupe apparaît très hétérogène. Certains soldats n'ont que 17 ou 18 ans, mais plusieurs pères se trouvent avec leurs fils. Les légionnaires partis sur le front de l'Est dès **1941** s'entendent parfois assez mal avec les miliciens, qui n'ont connu "que" les opérations de "maintien de l'ordre" contre le maquis.

Ceux qui se sont engagés directement dans la Waffen-SS à partir de **1943** se veulent soldats d'une armée internationale européenne et comprennent mal certaines réactions de leurs compatriotes, restés "catholiques et Français toujours". Les plus aptes partent pour les écoles de cadres (*élèves sous-officiers à Paderborn et élèves officiers à Neweklau*), tandis que pionniers, transmetteurs, mécaniciens, cavaliers, chasseurs de chars ou artilleurs rejoignent les écoles d'application.

Dans les premiers jours de **février 1945**, la brigade française est officiellement dénommée **33^e Waffen-Grenadierdivision der SS "Charlemagne" (franz. Nr 1)**. Sans même avoir reçu son matériel lourd ni récupéré tous ses spécialistes, elle est alors, devant l'urgence de la situation militaire, considérée comme opérationnelle et monte vers le front de *Poméranie*, en plusieurs convois, à partir du **17 février**. L'offensive russe vers la *Baltique* ne permet même pas un regroupement de l'unité : les bataillons débarqués à *Hammerstein* sont aussitôt engagés dans la bataille dans les pires conditions, sans soutien d'avions ni chars, sans appui d'artillerie, sans liaison radio, sans contact avec les autres unités du secteur (*SS lettons ou soldats de la Wehrmacht*).

Dans la nuit du **23 au 24 février**, le régiment 57 attaque *Heinrichwalde* et *Barkenfelde*, mais doit se replier en défensive sur la ligne de chemin de fer *Stettin-Konitz*, à la hauteur de la gare de *Bärenwald*, où le rejoint une partie du régiment 58. Dès le **25 février**, la "Charlemagne" vole en éclats. Les chars russes percent son front et il ne reste que deux "chaudrons" de résistance, à *Bärenwald* et *Elsenu*, où s'engagent de furieux combats corps à corps. Certains **FF** français réussissent à percer vers l'Est.²

Ils formeront par la suite le bataillon "MARTIN" qui se battra à *Gotenhafen* (région de *Danzig*) du **20 mars** au **1^{er} avril**. D'autres font retraite sur *Hammerstein* et se regroupent à *Neustettin*, où le bataillon "AUPHAN" sera laissé en arrière-garde pour défendre la ville le **27 février**.³

² - Le siège de Gotenhafen -

MABIRE Jean, Mourir à Berlin, Fayard, 1975.

De nombreux Français ont été isolés du gros de la division Charlemagne dès les combats de *Bärenwald* et d'*Elsenu* du **26 février 1945**. Ne pouvant plus obéir à l'ordre de ralliement sur *Greifenberg*, ils sont contraints de suivre le mouvement des troupes allemandes qui se replient vers le nord-est et vont constituer « la poche de *Danzig* ».

Le Hauptstuf. OBITZ, chef du II^e bataillon du régiment 57, rassemble à *Schlawe*, dès le **3 mars 1945**, les éléments de son unité auxquels se joignent les rescapés de la I^{re} compagnie du régiment 58 conduits par l'Ostuf. FATIN. Peu après, arrive en gare un convoi ferroviaire avec le Hauptstuf. MARTIN, officier-adjoint du groupe d'artillerie de la Division, amenant en *Poméranie* un renfort d'une centaine de canonniers qui ont terminé leur stage d'application à l'école de *Josephstadt* en *Bohême*.

Le **4 mars 1945**, il n'y a plus aucun espoir de rejoindre désormais *Greifenberg* et l'*Oder*. Les **FF** français sont alors pris en charge par la 4^e **FF**-Polizeidivision qui les dirige sur le dépôt de *Neustadt* par un convoi ferroviaire, qui part de *Schlawe* à midi pour arriver à minuit en gare de *Stolp*.

Un avion russe isolé attaque le convoi et frappe de plein fouet les Wagons des rescapés de la division "Charlemagne". On compte près de cinquante morts, dont l'Ostuf. COLNION, chef de la 8^e compagnie du régiment 57, qui était à dix-huit ans le plus jeune officier de la Sturmbrigade. Parmi les soixante blessés, le Hauptstuf. OBITZ, sera évacué par mer mais périra dans le torpillage de son navire par un sous-marin russe.

Le **6 mars 1945**, le convoi arrive à *Neustadt*. Le Hauptstuf. MARTIN a pris le commandement, avec l'Ostuf. FATIN comme adjoint. Il réussit à former trois compagnies de combat d'une centaine d'hommes qui sont envoyés au repos au nord de la ville sous le commandement de trois Oberjunkers.

MARTIN et FATIN se rendent à *Danzig* pour prendre les ordres au commandement local de la Waffen-**FF**. Mais les Russes pendant ce temps arrivent à *Neustadt*, se heurtent à une vive résistance des derniers chars allemands et décident d'encercler la ville. Menacés d'être pris au piège, les **FF** français des trois compagnies parviennent à se dégager par une difficile marche de nuit et arrivent à *Danzig* avec dans leurs rangs un tiers de blessés.

Le **20 mars 1945**, le détachement MARTIN (qui comprend entre deux et trois cents combattants) est promu **FF**-Ersatzbataillon et monte en ligne au nord-ouest du port de *Gotenhafen* (aujourd'hui *Gdynia*), toujours dans le cadre de la 4^e **FF**-Polizeidivision.

Les **FF** français occupent les troisièmes lignes, derrière des Allemands et des Lettons. Mais les Russes percent rapidement le front et ne seront stoppés que devant les positions tenues par le bataillon MARTIN, qui subit de lourdes pertes.

Le **1^{er} avril 1945**, l'Ersatzbataillon est relevé et transporté par mer jusqu'à la presqu'île de *Hela*, où s'effectue le rassemblement des rescapés de la poche de *Danzig*. Le lendemain, le « bataillon » MARTIN prend passage sur un paquebot à destination du *Danemark* et débarque à *Copenhague*, le **5 avril 1945**.

Sur les cinq cents hommes rassemblés à *Schlawe* un mois auparavant, il en reste une centaine qui sera dirigés sur *Neustrelitz*, où l'Ostuf. FATIN, décoré de la croix de fer de 1^{re} classe, reprendra le commandement d'une compagnie. Les trois quarts des **FF** français du bataillon MARTIN sont portés manquant. Ils ont été blessés, ont disparu au combat ou en mer *Baltique*, ou sont « morts pour *Danzig* ».

³ - Combats désespérés en Poméranie –

VENNER Dominique, Histoire de la Collaboration, Pygmalion, 2000.

Dans la nuit du **24 au 25 février 1945**, par un froid sibérien, le 57^e régiment (de *BOURMONT*) est engagé le premier. Après avoir attaqué furieusement, il doit se replier à hauteur de la gare de *Bärenwald*, où le rejoint le 58^e régiment (*RAYBAUD*). Ils sont jetés dans la fournaise de l'épouvantable retraite allemande, face à plusieurs armées soviétiques qui foncent vers la *Baltique*. En quelques heures, le **25 février**, la division est hachée par un ouragan de feu. Du **23 au 26 février**, la Division a perdu 3 000 morts, blessés et disparus. Seuls se maintiennent encore deux nids de résistance où se livrent de furieux combats au corps à corps. A elle seule, la compagnie d'honneur du lieutenant WEBER détruit 17 chars à coups de Panzerfaust. Certains **FF** français parviennent à percer vers l'est. Ils forment le bataillon MARTIN qui se battra à *Danzig* jusqu'au **1^{er} avril**, favorisant l'évacuation par mer de 60 000 civils et 4 000 soldats avant que le port ne tombe aux mains des Russes. Ils seront eux-mêmes évacués par mer jusqu'au *Danemark*. D'autres éléments se replient sur *Neustettin* où le bataillon AUPHAN est laissé pour défendre la ville.

A marche forcée, les rescapés se regroupent à *Belgard*, où KRUKENBERG réorganise un régiment de marche renforcé par un bataillon venu du dépôt de *Greifenberg*. L'effectif atteint un peu plus de 3 000 hommes. Au matin du **3 mars**, les Français reçoivent l'ordre de défendre *Körlin* pour tenter de bloquer l'offensive russe vers la *Baltique*. C'est une mission sacrifiée. L'assaut des blindés rouges commence le lendemain, appuyé par de l'aviation. Le régiment résiste 24 heures, puis tente de percer vers l'ouest. Placé en arrière-garde, le bataillon BASSOMPIERRE ne pourra se dégager. A l'aube du **5 mars**, le régiment est anéanti dans la plaine de *Belgard* par les chars soudain apparus derrière une nappe de brouillard. PUAUD et BOURMONT disparaissent dans le combat. Un certain nombre d'isolés parviennent au port de *Kolberg*, dont la célèbre défense de **1806** vient d'être magnifiée par le film de Veit HARLAN sorti en **1945**, trop tard pour obtenir l'effet galvanisant espéré par le Dr GOEBBELS. Ils s'y battent jusqu'au **18 mars** et seront évacués sur un bâtiment de la Kriegsmarine.

Marchant avec KRUKENBERG, le bataillon FENET est parvenu à percer. Il rejoint la rive de la *Baltique*, traversant l'*Oder*, réussissant une nouvelle fois à percer le long du rivage vers *Swinemünde*. Un millier de **FF** français se regroupent près de *Neustrelitz*. KRUKENBERG les délègue de leur serment, ne conservant avec lui que des volontaires. Les autres peuvent rejoindre des unités de travailleurs et tenter de se faire oublier. Les deux tiers de l'effectif décident de continuer le combat, alors que la défaite finale n'est plus qu'une question de jours.

Après une marche de 80 kilomètres sans étape, les rescapés se retrouvent à *Belgard*, pour être réorganisés en un régiment de marche et en un régiment de réserve au mieux des possibilités. Avec un bataillon de renfort venu à marche forcée du dépôt de *Greifenberg*, ils sont environ 4 000 français qui reçoivent, au matin du **3 mars**, l'ordre de défendre *Körlin*, pour essayer de retarder l'avance russe vers la *Baltique*. C'est une mission de sacrifice. L'assaut commence le lendemain. La "Charlemagne", encerclée, résiste 24 heures, puis essaye de percer vers l'ouest. Le bataillon "BASSOMPIERRE", qui ferme la colonne, ne pourra se dégager. Le régiment de réserve est anéanti dans la plaine de *Belgard*, à l'aube du **5 mars**. PUAUD et de BOURMONT disparaissent dans la mêlée. Le bataillon "FENET" qui marche à l'avant-garde avec KRUKENBERG, perce seul les lignes russes et rejoint la côte *Baltique* à *Horst*, puis réussit une nouvelle percée le long du rivage, vers *Swinemünde*, le **12 mars**. Certains isolés ont réussi de leur côté à gagner le port de *Kolberg*, où une compagnie de marche française se battra jusqu'au **18 mars**.

Il reste, après la campagne de *Poméranie*, environ un millier de **FF** français qui se regroupent dans la région de *Neustrelitz*, où ils forment les bataillons 57 et 58. KRUKENBERG ne veut garder avec lui que des volontaires et, à la **mi-avril**, donne la possibilité à ceux qui le désirent, de constituer une unité de travailleurs. Les deux tiers des **FF** français acceptent de continuer le combat, malgré l'approche inéluctable de la défaite allemande.

Le **24 avril**, KRUKENBERG reçoit l'ordre de se rendre à *Berlin* pour y prendre le commandement de la 11^e **FF**-Panzergrenadierdivision "Nordland". Il emmène avec lui la compagnie-école WEBER, le bataillon "FENET" et une compagnie du bataillon 58, environ 400 hommes, dont les trois quarts parviendront à rejoindre *Berlin* encerclé (compagnies "LABOURDETTE", "MICHEL", "ROSTAING" et "OLLIVIER").⁴

Le **26 avril**, ils lancent une contre-attaque à partir de l'hôtel de ville de *Neukölln*, puis doivent dans la nuit se replier sur la Hermann-Platz. A partir du **28 avril**, ils se battent de la place Belle-Alliance à la Chancellerie, défendant les pâtés de maisons entre la Friedrichstrasse et la Wilhelmstrasse. De très durs combats de rue dureront jusqu'au **2 mai 1945** et ne se termineront qu'à la chute de la capitale du Reich.

⁴ - La retraite du Mecklemburg -

MABIRE Jean, *Mourir à Berlin*, Fayard, 1975.

(N.d.l.r. : Pour ceux qui n'ont pu rejoindre Berlin à partir de Neustrelitz.)

Après le départ du bataillon d'assaut pour *Berlin*, le **24 avril 1945**, il reste dans la région de *Neustrelitz* environ 700 **FF** français : trois cents combattants, pour la plupart du bataillon 58, et quatre cents travailleurs. En l'absence du Standartenführer ZIMMERMANN, hospitalisé pour sa blessure au pied reçue lors de la percée de *Divenow*, le commandement est assuré par le Stubaf. BOUDET-GHEUSI, ancien commandant du « bataillon lourd » de la division "Charlemagne", assisté des Ostuf. BENETAIX et AUBERT, et de son adjoint l'Ustuf. RADICI. Commandé par l'Hauptstuf. allemand KROEPSCH, le bataillon 58 comprend trois compagnies aux ordres de l'Ostuf. FATIN, de l'Ustuf. LAUNE et du Junker AUMON. Le docteur METAIS et l'abbé VERNEY assurent respectivement les fonctions de médecin et d'aumônier des **FF** français de *Neustrelitz*.

Le front de l'*Oder* s'écroule le **24 avril 1945** et on se bat dans la région de *Prenzlau* où se trouve le quartier général du groupe d'armées. Le **27 avril**, à 10 heures, des blindés russes sont signalés à quinze kilomètres de *Carpin*. Le Stubaf. BOUDET-GHEUSI transporte le P.C de la « division » à *Zinow*. Les **FF** français ont reçu l'ordre de tenir les barrages antichars de *Furstensee* et de *Carpin*. Les Russes progressent dans la région et occupent d'anciens cantonnements de la division à *Bergfeld* et *Goldbaum*.

Après quelques accrochages sur les barrages qui coûtent deux ou trois blindés aux assaillants, les éléments retardateurs français sont relevés le **29 avril** et dirigés vers l'ouest pour essayer d'échapper à la capture par les Russes.

Au soir du **1^{er} mai 1945**, les **FF** français, épuisés par une longue marche et harcelés par l'aviation anglo-américaine, parviennent à atteindre une ligne *Wiesmar-Schwerin*. L'avance des troupes britanniques coupe tout espoir de repli possible sur le *Danemark* et ferme la poche du *Mecklemburg*.

Le **2 mai 1945**, le Stubaf. BOUDET-GHEUSI rassemble dans un village près de *Bad-Kleimen* les hommes des services et annonce qu'il a l'intention de se rendre aux Anglais. Il laisse ceux qui le veulent se mettre en civil et essayer d'échapper à la capture. A 15 heures, un petit groupe se rend à une unité de l'armée britannique qui occupe la gare de *Bublitz* dans le *Mecklemburg*.

Les Anglais décident de livrer BOUDET-GHEUSI et RADICI aux Russes, mais les deux officiers parviennent à s'évader et à rejoindre la masse de prisonniers de guerre allemands. Ils seront tous deux par la suite livrés à la France. L'Ustuf. RADICI a été fusillé pour son activité à la Milice. Le Stubaf. BOUDET-GHEUSI, après sa libération, a regagné sa ville de *Nice* où il est mort voici plusieurs années. L'abbé VERNEY, retiré dans une cure de province, est également décédé. Le docteur METAIS est toujours en vie et s'est retiré dans les Pyrénées. Il a rédigé un important document sur ses souvenirs de médecin d'un bataillon de la division Charlemagne, surtout consacré à la campagne de *Poméranie*.

Le bataillon d'assaut de la "Charlemagne" sera anéanti après avoir détruit officiellement 62 chars soviétiques en combat rapproché. Un sous-officier, VAULOT, a reçu la croix de chevalier de la croix de fer sans doute avant d'être tué. Deux autres Français apprendront après la guerre qu'ils ont été décorés eux aussi de la Ritterkreuz. L'Oberscharführer APPOLOT et le Hauptsturmführer FENET, blessé, sera lui aussi titulaire de la croix de chevalier de la croix de fer, avant d'être fait prisonnier et transféré en France où il connaîtra, avec beaucoup de ses camarades rescapés, les prisons de l'épuration.⁵

⁵ - Mourir pour Berlin –

VENNER Dominique, *Histoire de la Collaboration, Pygmalion, 2000.*

Le 24 avril, ayant reçu l'ordre de rejoindre Berlin pour prendre le commandement de la division SS "Nordland", KRUKENBERG emmène avec lui ce qui reste de la compagnie d'honneur et du bataillon FENET, en tout 350 hommes, les sections LABOURDETTE, MICHEL, ROSTAING, OLLIVIER. Ce sont les meilleurs, tous anciens de la Sturmbrigade. Ils n'emportent que l'armement individuel, les mitrailleuses légères et des Panzerfaust. Marchant par petits détachements sous les bombardements, parmi une foule déprimante et hagarde de réfugiés, un peu plus de 200 hommes parviennent à rejoindre la capitale encerclée et réduite à l'état de décombres.

Le 26 avril, ils lancent une contre-attaque à partir de l'hôtel de ville de Neukölln, détruisant une trentaine de chars. Mais il faut se replier avec des éléments de la Nordland. Après avoir pris un peu de repos dans ce qui subsiste de l'Opéra de Berlin, où FENET a été transporté avec une blessure au pied, ils se battent à partir du 28 avril, près de la Belle-Alliance-Platz. Ils constituent l'un des derniers barrages dans les ruines de la Friedrichstrasse et de la Wilhelmstrasse, pour interdire l'accès de la Chancellerie où HITLER se donne la mort le 30 avril. Les Russes doivent utiliser de l'artillerie lourde, obusiers de 152 mm et de 203 mm pour tenter de déloger ces acharnés. Dans des conditions effroyables, les derniers Français continuent de livrer des combats de rue contre les chars et les fantassins russes jusqu'à la chute de la capitale, le 2 mai 1945.

Mystérieux symbole. Pour surmonter la défaite de leur pays, une poignée de français sont devenus les ultimes défenseurs d'un Reich qui n'avait jamais cru en l'Europe pour laquelle eux-mêmes mourraient. Avant d'être anéanti, le bataillon de marche de la Charlemagne a détruit officiellement à Berlin 62 chars russes en combat rapproché au Panzerfaust. Deux sous-officiers, VAULOT et APOLLOT, ont reçu la croix de chevalier de la croix de fer avant d'être tués comme tant d'autres de leurs camarades. Leur chef, le capitaine Henri FENET, blessé, reçoit également la croix de chevalier juste avant d'être capturé par les Russes dans le souterrain du métro. Transféré en France, il endurera les prisons de l'épuration comme beaucoup de ses camarades. Plutôt que de se rendre, Jean FONTENOY s'est tué d'une balle de pistolet. D'autres, comme BASSOMPIERRE, seront fusillés après avoir été livrés à la France. Quelques rares Français parviendront à s'échapper, tel VAUGELAS, pourtant capturé par les Soviétiques. Après s'être évadé, et au terme d'une incroyable odyssée, il se réfugiera en Argentine. Durant sa détention dans les camps soviétiques, ayant été victime d'une crise d'appendicite, il a été opéré par son camarade de détention, le Dr. BONNEFOY, sans anesthésie et sans autre instrument qu'une petite cuiller transformée en bistouri.

Les quelques survivants n'oublieront jamais les dernières journées des combats pour Berlin et ces nuits d'épouvante qui annonçaient une horreur pire encore pour la population civile.

« Une impression s'imposait, flottait dans Berlin, écrira l'un de ces rescapés, celle d'un message lancé à la postérité, à l'inconnu... Le message, c'était les femmes, c'était les enfants qu'on voyait courir sus aux chars, un Panzerfaust à la main. C'était les vieux qui construisaient des abris, qui traînaient des caisses de munitions. C'était la foule s'empressant de secourir chaque misère, se passant les blessés et les épaves de sollicitude en sollicitude. [...] Les troupes qui se battaient dans Berlin étaient le noyau le plus dur de ce qui avait été la grande armée impériale, celles qui, de déroute en encerclements, s'étaient constamment ralliées vers les chefs, avaient couru à la poursuite d'ordres de plus en plus difficiles à recevoir... Il y avait des Allemands parmi ces hommes ; il y avait aussi beaucoup d'étrangers. Il semblait que ceux-là, surtout, éprouvaient le besoin de se lier à l'écroulement final. Les Allemands n'avaient porté que leur uniforme national.

Eux, ils avaient eu le choix, et ils entendaient s'y tenir. » Eric LABAT.